4e Année. — Numéro 1.

Publication de la société slave de Paris.



LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES TENDANCES FÉDÉRATIVES

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE.

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

AVIS AUX ABONNÉS.

En commençant cette 4e année d'un journal consacré à défendre la cause polonaise unie à celle des autres slaves, la rédaction croit de son devoir de prévenir les amis de la Pologne et de l'émancipation fédérative de tous les slaves, que les ressources épuisées de la société slave de Paris *ne lui permettront bientôt plus de subvenir aux frais du journal qu'elle a fondé, à moins qu'on ne lui vienne en aide. Nous donnons cet avis à tous les hommes de cœur qni désirent voir se continuer une œuvre de conciliation et d'union, en même temps que d'affranchissement et de progrès, une œuvre qui fonctionne déjà depuis trois ans avec l'estime des partis les plus opposés, et la réputation d'une impartialité à toute épreuve, et qui depuis le jour où elle a commencé à paraître jusqu'à présent n'a encore excité les récriminations de personne, ni encouru aucun reproche sérieux. La seule impossibilité de faire des frais d'annonces nous a malheureusement réduits à un nombre d'abonnés tellement minime, qu'il n'est plus en notre pouvoir de continuer ainsi longtemps. La société a donc résolu de prolonger encore la publication désormais purement mensuelle de son journal, l'espace de cinq à six mois : espace qu'elle croit nécessaire pour donner à ses amis le temps de combiner leurs efforts, et de procurer au journal* La Pologne *un chiffre suffisant d'abonnements. Après ce laps de temps, si notre entreprise n'est pas secourue, elle devra céder à la force, et aviser aux moyens de prendre un nouveau mode d'existence. Notre avenir est donc tout-à-fait et uniquement entre les mains de nos amis.*

Cyprien Robert.

Les revues littéraires slaves
A L'ENTRÉE DE 1851.

La littérature périodique chez les Slaves se sent du triste état où languit la presse dans le reste de l'Europe. Au lieu de travaux sérieux l'année 1851, à son début, nous apporte des productions plus frivoles encore que sa devancière. Les almanachs prophétiques, les récits d'astrologues et de somnambules, les biographies parasytes et les chroniques scandaleuses n'ont jamais eu autant de vogue qu'aujourd'hui. La guerre aux journaux, devenue un fait flagrant sur tout le continent, n'est pourtant nulle part aussi acharnée qu'en Slavie. Là des emprisonnements, des interdictions soudaines, des menaces de tout genre, paralysent sans cesse l'activité des journaux même les plus modérés. Les revues les plus strictement littéraires ne font pas exception. Cependant toutes ces revues slaves que prêchent-elles? Leur thèse partout et toujours est le fédéralisme, la tolérance internationale, la conciliation des intérêts, la solidarité entre les races. Ces tendances à la fois conservatrices et progressives caractérisent plus ou moins toutes les revues slaves indépendantes; et les distinguent essentielle lement des autres revues européennes.

Si l'on se place au point de vue d'une critique cosmopolite, il faut citer au premier rang des revues slaves le beau recueil mensuel intitulé *Biblioteka Varszavska*, qui est la plus importante et la seule vraiment complète entre toutes les revues polonaises. Aucune œuvre intellectuelle digne de remarque en Pologne et en Russie, ne paraît sans être dans cette revue l'objet d'un examen approfondi, sauf les cas d'interdiction absolue de la part de la censure. Cependant on nous assure que ce recueil précieux et unique pour la Pologne, allait disparaître à l'entrée de 1851, si des banquiers juifs ne s'étaient pas montrés plus polonais que les riches magnats de Varsovie. 12,000 florins de Pologne donnés généreusement par MM. Rosen et Kronenberg ont assuré, pour douze mois encore, l'existence de la *Biblioteka Varszavska*, sous son nouveau directeur Vójcicki. En 1850 surtout, ce recueil s'est surpassé lui-même pour la richesse, la variété et le haut intérêt de ses travaux.

D'autres revues, pleines de talent, se publiaient naguère encore à Vilna et à Kiœv : mais les écrivains polonais de la Litvanie et de l'Oukraine deviennent maintenant de plus en plus russes, sinon par le cœur, au moins par le scepticisme et la corruption de l'esprit. L'*Etoile* (Gviazda) de Kiœv, rédacteur Dolenga (jurkievicz), se signalait entre toutes ces publications par son mordant sarcasme, et l'indépendance effrénée avec laquelle elle attaquait non seulement les jésuites et l'aristocratie, mais même les principes les plus sacrés de la morale. Le malheur est que, dans toute la Po-

logne, les romans d'Eugène Sue sont bien plus populaires que les ouvrages de Skarga. Aussi l'*Etoile* de l'Oukraine tournait-elle la tête à toute la jeunesse. Cette revue a été enfin interdite par la censure même de l'autocrate, dont, à son insu, elle soutenait si bien la cause. Elle vient d'être remplacée par la *Colombe* (Golab) que publie Grégoire Lubecki, comme supplément au *Perroquet européen* (Papuga europejska).

Beaucoup plus circonspecte, mais aussi moins populaire et moins réformatrice dans ses tendances, est le *Pamientnik naukovo-literacki* (Mémorial scientifique et littéraire), que publie à Vilna M. Romnald Podbereski. Ce recueil, fidèle image de la vie littéraire litvanienne, offre dans sa rédaction toutes les nuances, les plus tranchées et les plus diverses. A côté des lettres pleines de profondeur d'Albert Gryf sur la philosophie de l'histoire de la Pologne, et sur les monuments nationaux de la Litvanie, se trouvent des ballades légères; des romans à la façon de George Sand y contrastent avec des légendes du moyen-âge. Des voyages scientifiques, comme ceux de Léon Janiszevski au Caucase y alternent çà et là avec des traductions en polonais moderne des poëtes latins de l'ancienne Pologne, avec des impressions artistiques sur les vieilles églises du temps des Tatares, et avec la description des débris de peinture polonaise, de Jean Moraczynski. Depuis la disparition de l'*Etoile* de Kiœv, le *Pamientnik* est devenu le seul organe littéraire notable des provinces d'au-delà du Niemen.

Il y a bien encore un autre centre intellectuel polonais, celui qu'on appelle l'*école de Petersbourg*, et dont l'expression la plus apparente est le *tygodnik petersburski*. Cette école qui affecte des airs très-conservateurs, jésuitiques même, tout en comblant de louanges la confédération de Targovitza et le *protectorat* russe, a eu pour fondateurs Rzevuski, Holovinski, Michel Grabovski, auxquels se rattachent de loin Odiniec, Chodzko, et même de plus en plus Kraszevski, dont les velléités d'indépendance ne peuvent tenir contre les sourires de la fortune.

Toutefois, les jeunes talents que les faveurs officielles n'ont pas encore frappé, continuent de faire une opposition ardente aux vieux lauréats de l'école de Pétersbourg. Romantiques, emphatiques, pleins de donquichotisme ; mais à à la fois sceptiques et voltairiens, ils forment une école antiréactionnaire qu'on pourrait appeler la jeune Pologne, formée sur les modèles de la jeune Italie et de la jeune Allemagne, et qui est représentée surtout par la pléïade d'écrivains de l'Oukraine. Les plus notables d'entre eux sont entrés dans la lutte sous des pseudonymes empruntés à l'ancienne héraldique polonaise : tels que Syrokomle (Kodratovicz), Plug (Antoine Pietkievicz), Gryf (Marcinkievski). Les Sova, les Protasz, les Jastrzenbczyk, les Dolenga, sont des pseudonymes sous lesquels se cachent des talents avides de gloire, mais forcés en même temps de sauvegarder une position d'où leur vie dépend. Peut-être ont-ils au fond des intentions bonnes ; mais leur tête faible enivre leur cœur de rancune, et remplit leurs paroles de poison. Ces génies de l'orgueil, après avoir longtemps frappé dans l'ombre, commencent enfin à ralentir leurs coups. La plupart d'entre eux se réfugient dans la *biblioteka Varszavska*, qui devient le point central de la littérature polonaise.

Le *Przeglad poznanski* (revue poznanienne), quoique éclairé plus directement des lumières occidentales, quoique aidé par l'émigration polonaise, et publié sous un gouvernement qu'on aime à croire plus libéral que celui de la Russie, est loin d'offrir des tendances aussi progressives, aussi sages que la *Bibliothèque varsovienne*. On doit déplorer qu'à côté des services éminents que cette revue rend à la Pologne et à la civilisation en général, le *Przeglad* laisse percer un esprit en religion trop latiniste, en politique trop occidental, trop peu slave. Comment peut-on, quand on est Polonais, aller encore, en l'an de grâce 1850, chercher dans l'administration, soit anglaise, soit française, des modèles qui n'ont rien de commun avec l'esprit administratif d'aucun pays vraiment slave? La lutte du *Przeglad* contre le protestantisme allemand est certes des plus méritoires pour le slavisme : mais il ne faudrait pas pour cela se faire ultramontain. Le *Przeglad* rachète heureusement ses côtés sombres par un patriotisme ardent qui lui fait évoquer tous les souvenirs de gloire de sa patrie, et analyser avec amour tous les manuscrits anciens, tous les mémoires modernes sur la Pologne proscrite, depuis Kosciuszko et Dabrovski jusqu'aux héros contemporains.

Il est triste d'ajouter qu'à part le *Goniec polski*, organe à la fois politique et littéraire des Poznaniens, le *Przeglad* est l'unique revue importante qui se publie à cette heure dans la Pologne prussienne. Naguère encore il y en avait un grand nombre d'autres en Poznanie, quand la *Liga polska* florissait. Le *Viarus*, le *Vielko-Polanin* volaient comme des colombes bénies, de maison en maison. Les curés les lisaient en chaire ; le noble les colportait lui-même sur les marchés et dans les chaumières. Aujourd'hui plus rien de pareil. Dès qu'une revue commence à se consolider, la poste prussienne se refuse à la recevoir ; comme elle vient de faire pour le *Nad-vislanin*, revue hebdomadaire de Chelmno, qui n'avait pourtant qu'un caractère purement littéraire.

Le prétendu *Ami des Paysans* (*Przyaciel Chlopòv*) continue seul, et prospère en apparence, grâce aux bureaucrates prussiens qui le colportent *ex-officio*. Cette revue diabolique a pour but d'aigrir à force de calomnies les pauvres contre les riches, les paysans contre les propriétaires polonais. La voix publique nous désigne, sauf erreur, comme rédacteur de cet infâme et anonyme pamphlet, le fils d'un ancien patriote des plus honorables, Eugène Breza, employé au ministère de l'intérieur à Berlin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le cabinet lui-même en est le provocateur, et que ses fonctionnaires en imposent la lecture comme condition de leurs faveurs aux fermiers et aux villageois. Maires et curés le reçoivent bon gré mal gré. On y parle d'obéissance passive au roi, représentant de Dieu ; on y crie contre toutes les républiques. On y peint la France comme un enfer. On y célèbre le retour prochain d'Henri V, ramené dans la Babylone d'occi-

dent par la pieuse armée russe. Voilà le genre de littérature que le cabinet prussien propage parmi ses sujets polonais.

Au point de vue de l'érudition scientifique, la première des revues slaves est incontestablement le recueil du *Museum tchekh*, dont la Matitsa bohême fait les frais depuis tant d'années avec une admirable persévérance. Mais l'érudition n'est guère à l'ordre du jour chez des peuples tous aujourd'hui impatients de s'affranchir. Voilà pourquoi la seule revue, populaire à cette heure en Bohême, est le *Slovan* de Karl Havlitchek, dernier débris de la *Gazette Nationale* quotidienne, publiée en 1848 et 49, par le parti slave à Prague. Le *Slovan*, qui s'imprimait à Kutna-Hora, a été interdit par l'autorité militaire d'abord en Bohême, puis en Slovakie et en Hongrie; et enfin sa publication vient d'être défendue *pour toujours*. Il est vrai que cette revue mensuelle a été immédiatement remplacée par un autre écrit périodique, le *Novy Slovan*, qui n'est pas moins radical que l'ancien *Slovan* dans ses tendances. Mais ce radicalisme porte une empreinte trop allemande, trop sceptique : il sent le vieux monde auquel il appartient.

Pour trouver la vraie naïveté slave, la pureté indigène du style et des idées, il faut passer en Illyrie et chez les Serbes. Le mouvement littéraire des Slaves du midi a sans doute sur celui des Slaves du nord l'énorme désavantage de l'inexpérience et de la jeunesse. Il n'y a pas encore un quart de siècle que Gaï et les patriotes d'Agram fondèrent leur *matitsa*, et la première revue qui ait été publiée en illyrien, la *Danica ilirska*. La discorde, jusque là entretenue entre les Croates de rite latin, et les Serbes de rite grec, fut alors frappée d'un coup mortel par l'introduction en Croatie de la langue serbe comme langue de la pensée écrite. Les *Serbske novine* qui se publièrent à Pest jusqu'en 1848, sous la direction de l'avocat Pavlovitj, s'efforcèrent vainement d'arrêter cette fusion littéraire des deux moitiés d'un seul et même corps politique. Les dernières révolutions ont consommé cette réunion, à tel point qu'on a vu l'ardent Medakovitj, monténégrin pur sang, conserver son dialecte et passionner ses lecteurs dans les journaux croates tout comme dans le *Napredak* (le Progrès) des Serbes danubiens.

On aurait droit d'attendre des jeunes talents de la principauté de Serbie un épanouissement plus pur, plus frais que partout ailleurs de la littérature nationale. Mais ce pays trop primitif n'est pas encore mûr pour la haute littérature. Si les écrivains n'y manquent pas, le public y manque aux écrivains qui, privés ainsi d'encouragement, se restreignent bon gré mal gré à la poésie populaire. L'interdiction de la revue dite *Chumadinka*, et l'exil de son rédacteur, le jeune et génial Lubomir Nenadovitj, viennent de prouver quel sort attend sur le Danube les *Phaetons* qui voudraient s'élever à des hauteurs prématurées. Aussi le *journal de Belgrad* est-il écrit dans un esprit ultra-conservateur, qui tranche avec le besoin d'indépendance, dont le Serbe fait preuve partout où il n'agit pas sous une surveillance officielle.

En résumé on voit que la presse périodique slave n'est pas dans une situation brillante. La stagnation du reste de l'Europe a gagné aussi la Slavie. Mais ce *statu quo* qui est la mort pour d'autres, ne sera pour les Slaves qu'un point d'arrêt, destiné à leur faire reprendre haleine, après les explosions terribles de 1849. Adrianin SLAVOBRAT.

Lettre au rédacteur du journal *la Pologne*,

SUR UN NOUVEAU DÉPART DE POLONAIS POUR L'AMÉRIQUE.

Il y a environ un an, quatre-vingts réfugiés polonais s'embarquèrent au Hâvre pour New-Yorck et la Nouvelle-Orléans. Le gouvernment français paya leur passage et leur nourriture à bord, et leur fit payer au débarquement 25 fr. par tête pour leurs premiers besoins. Dans le courant de 1850, environ cent cinquaute autres réfugiés de même nation quittèrent également l'Angleterre, partant pour l'Amérique. Ceux d'entre eux qui étaient venus de Turquie par Malte, reçurent du gouvernement britannique 200 fr. par tête pour leur passage. Les autres obtinrent des moyens de transport, et quelques secours supplémentaires, de la *Société des amis de la Pologne*, société dont le président, lord Dudley Stuart, privé des fonds que fournissait auparavant la charité anglaise, a su éveiller celle des Polonais eux-mêmes, de ceux qui ont pu, au milieu des revers de leur patrie, conserver encore quelque fortune.

Les renseignements envoyés par ces divers fugitifs ont constaté que tous ou presque tous, dès leur débarquement au Nouveau-Monde, ont trouvé du travail, et se sont bientôt vus en état non seulement d'assurer leur existence mais même d'amasser quelques épargnes. Aussi le gouvernement français reçoit-il continuellement de nouvelles demandes d'émigrés, qui sollicitent la faveur d'aller rejoindre leurs frères au delà de l'Océan. Le gouvernement très-disposé à leur fournir à tous des moyens de passage, y a mis pourtant une condition, c'est qu'il ne partent pas isolément mais par groupes d'au moins une centaine à la fois. A cela beaucoup ont objecté le risque où ils étaient de se compromettre en s'associant à des passagers si nombreux, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être dont la conduite équivoque serait de nature à entacher la réputation de tous. Inépuisable de bienveillance envers nous, le gouvernement français a enfin consenti à réduire le chiffe qu'il avait d'abord fixé. Il a accepté la liste d'une trentaine de Polonais, présentée par le prince Czartoryski, et qui tous par demandes individuelles avaient sollicité eux-mêmes leur embaquement. Le départ de vingt-quatre d'entr'eux a eu lieu le 21 décembre dernier, à bord du bateau américain, l'*Ospray*, partant du Hâvre pour Philadelphie, capitaine Hall. Le gouvernement, outre qu'il paye leur passage et leur nourriture à bord, leur a assuré à chacun 25 fr. à leur arrivée à New-York. La compagnie américaine du Hâvre, chargée de l'expédion de ces nouveaux émigrants, n'a rien changé à sa bienveillance accoutumée envers les Polonais. S'apercevant que parmi ces passagers il y avait des hommes d'une éducation et d'un esprit élevé, son agent, M. Langstaff, a renoncé spontanément au bénéfice d'un article de son contrat, stipulant que chaque passager fera *sa* propre cuisine, et elle leur a donné à tous pour le temps de la traversée, un cuisinier qu'elle a engagé à ses frais. Bien plus, une violente bourasque ayant empêché quelque temps le navire de quitter le port, la compagnie a bien voulu loger et nourrir les Polonais dans une auberge commode, au lieu de leur faire passer la nuit à bord, ce qu'elle avait pleinement le droit de faire.

En outre des Polonais placés dans des circonstances plus heureuses, ont, par l'entremise de la société des dames de charité polonaises de Paris, suppléé pour leur part au dénuement de ces infortunés, partant en hiver, et pour un pays où tout vêtement est trois fois plus cher qu'en Europe. Ils ont reçu des cabans bien chauds, des gilets de laine, des chemises, des pantalons et des chaussures.

Dois-je ajouter que tant de soins ont un peu gâté nos gens. Au moment du départ, quelques-uns ont hésité et refusé même de s'embarquer. Le ministre de l'intérieur averti de ce fait à Paris, par une dépêche télégraphique, a ordonné de n'employer aucune violence envers ces hommes aigris, les laissant libres de rester en France, s'ils persistaient à le demander. Mais la nuit portant conseil, le lendemain tous se sont présentés au bateau, et ont quitté la terre française avec une résignation parfaite. Le sous-préfet du Hâvre, M. du Villars, et le commissaire central de police pour les villes du Hâvre, d'Ingouville et de Graville, M. Engramelle, remplissant les fonctions du ministère public, ont montré vis-à-vis de nos compatriotes un esprit de conciliation, des égards et une bonté, qu'on ne saurait trop louer. Et cependant ils avaient à faire à des gens dont quelques-uns, il est fâcheux de le dire, méritaient peu tant de condescendance. Il y en a qui, adonnés à la boisson, ont mis en gage chez le marchand de vin les effets qu'ils avaient reçus de moi. Si je mentionne ces tristes anecdotes, c'est pour qu'on en profite à l'avenir, en ne distribuant plus des effets aux partants qu'à bord du navire.

Désormais, nous assure-t-on, le gouvernement français sent la nécessité de ne plus attendre qu'il se forme des détachements plus ou moins nombreux de réfugiés demandant à partir pour l'Amérique. Si nous sommes bien informés, le sous-préfet du Hâvre serait autorisé à les expédier isolément à mesure qu'il se présenteraient. Les bateaux d'émigrants partent à peu près chaque semaine. Ne pouvant laisser s'augmenter indéfiniment le nombre des réfugiés polonais auxquels elle paye des subsides permanents, la France veut pourtant acquitter jusqu'au bout sa dette envers des alliés qui lui restèrent fidèles au milieu des plus grands revers. Tous les proscrits de la Pologne continueront de trouver en France au moins un abri momentané, et les moyens de gagner une terre plus heureuse, où leur existence sera assurée, et où en attendant des jours meilleurs, ils se fortifieront par le travail et par le spectacle d'une société riche en exemples dignes d'imitation.

Léonard NIEDZVIECKI.

CHRONIQUE SLAVE.

La première moitié du dix-neuvième siècle vient de se clore. Après cinquante ans de luttes pour la liberté et le bonheur, l'Europe vient de s'arrêter, épuisée et doutant du progrès, en face du knout. La fin de 1850 a été féconde en désillusionements amers, que 1851 ne semble pas destiné à faire évanouir. Pareille à l'antique fatum, l'immobile et étouffante Russie est assise et domine sur toute la politique européenne. Elle ne se borne pas à contrôler les cabinets et les moindres démarches des peuples. Elle surveille jusqu'à leur conscience même : elle paralyse leur développement littéraire ; et son souffle glaçant flétrit dans leur bouton, toutes les fleurs que le siècle allait faire éclore. C'est surtout chez les Slaves que l'action réactionnaire de la Russie est frappante et déplorable ; à tel point que toute chronique slave contemporaine ne peut plus être qu'un long récit de souffrances.

— POLOGNE. — Que dire de la nation polonaise, sous le triple joug qui l'écrase? La ligne de douanes, qui avait séparé jusqu'à présent le Royaume du reste de la Russie, vient d'être levée ; et si le commerce en profite, le gouvernement compte bien en profiter aussi pour fondre de plus les Polonais au sein de l'empire. L'année 1850 était la vingt-cinquième du règne de Nicolas. On avait annoncé que cet anniversaire serait célébré par des amnisties et des adoucissements au sort de plusieurs milliers de victimes. Loin de là, on a redoublé de rigueurs à leur égard. En novembre dernier, au milieu de la nuit, à un signal, dont la police seule avait le secret, une razzia armée a été faite à l'improviste sur la jeunesse, dans toute l'étendue de la Pologne. Sans pitié pour leurs vieux parents réduits à la misère, pour leurs jeunes épouses, pour leurs enfants au berceau, on a arraché les recrues de leurs lits et de leurs foyers, pour les emmener, chargés de chaînes, ainsi que des malfaiteurs, à l'armée, où le pire des esclavages les attend. — Pour se consoler, les riches se jettent dans les beaux arts, la musique et la danse. Jamais Varsovie n'a été autant qu'aujourd'hui une ville de dilettantisme académique. Tous les concerts qu'y donne Apollinaire Katski, deviennent des évènements. C'est qu'en effet, ce digne élève de Paganini possède toute la richesse d'inspiration, et tous les mille talents qui font l'artiste et le compositeur accompli. Le roi de la guitare, Szczepanovski, continue de faire fureur aux théâtres et dans les salons, où il rencontre de plus en plus un rival dans le jeune virtuose Vieniavski, dont la *Kuryer varszavski* ne se lasse pas d'exalter le talent.

— De Cracovie, la seule nouvelle notable est l'ouverture solennelle du pont de la Vistule, définitivement achevé entre la ville et Podgorze, et à qui l'on a imposé le nom autrichien de l'empereur François-Joseph. Pendant que ce pont modeste était livré au public polonais, la capitale de toutes les Russies assistait à l'inauguration d'un autre monument, d'un caractère bien plus grandiose. Les deux rives de la vaste Neva sont maintenant réunies ensemble par un pont de pierre, le plus gigantesque, sans nul doute, qui existe sur notre continent.

— *Emigration polonaise.* — Les nouvelles de l'émigration sont toujours tristes. Il y a quelques semaines, est mort, à Paris, un homme, cher par ses services à tous les réfugiés, M. Dessages, qui fut, durant le long règne de Juillet, directeur de la section politique, au ministre des affaires étrangères. Pendant toute cette époque, il ne cessa de rendre aux principaux représentants de l'émigration, les mille services que sa haute position lui rendait possibles. M. Dessages avait été, en 1812, secrétaire de M. Bignon, à Varsovie ; et les souvenirs qu'ils avait rapportés de ce pays restèrent gravés dans son cœur jusqu'au dernier moment. Forcé de quitter les affaires à la chûte de Louis-Philippe, il est resté fidèle à son passé, vrai type du diplomate loyal, et par suite de sa loyauté, ami inébranlable de la Pologne. Quoique jouissant d'une honnête aisance, il est mort dans une mansarde ; et son convoi a été si modeste, qu'il n'y avait pas même, sur sa simple bière, place pour toutes les décorations qu'il avait reçues, sans en réclamer aucune, et sans qu'aucune l'ait enrichi. — Parmi les réfugiés, dont la mort a récemment terminé les souffrances, nous citerons le général Sznajde, qui a succombé, à Paris, des suites d'un anévrisme au cœur, et le major litvanien, Vincent Horajn, emporté par la même maladie, à Bruxelles, où ce vétéran de 1831, actif encore dans la guerre de Poznanie, en 1848, a été conduit au tombeau par ses vieux frères d'armes, et par le général Skrzynecki, qui a jeté tristement sur sa dépouille quelque peu de cette terre polonaise, dont les exilés sont avares. — La misère des réfugiés, en France, est sans bornes. Ces infortunés sont réduits à envier le sort des cent cinquante de leurs frères, qui, passés de Cracovie en Algérie, y sont du moins employés aux travaux publics, d'où ils retirent des moyens de subsistance. — La même ressource avait alimenté jusqu'à présent les réfugiés en Grèce. Mais depuis que l'amnistie moscovite est venue les chercher malgré eux à Athènes, le gouvernement leur a retiré les travaux qui les faisaient vivre. Ceux qui ne peuvent encore se fier à l'amnistie, se sont groupés autour de leur intrépide camarade, le colonel Izenszmit de Milbitz, ex-commandant de la légion polonaise de Rome, qui a fondé, en commun avec un capitaliste grec, une école d'équitation, où un certain nombre de ses compatriotes sont employés.

— TURQUIE. — La Turquie trompe de plus en plus les espérances qu'elle avait fait naître. Le divan a beau promulguer les plus magnifiques réformes, la race turque se refuse à les accepter, et elles n'ont de réalité que sur le papier. Le général Bem (Murad-Pacha) pouvait sauver l'empire ottoman au jour de sa lutte suprême. Les vieilles prophéties de Verny-Hora, qui annoncent qu'une armée musulmane délivrera un jour la Pologne, et abreuvera ses chevaux dans la Vistule, prenaient aux yeux du vulgaire, en Russie méridionale, une couleur de vraisemblance. Bem vient d'être emporté au tombeau ! Et l'on a plus d'un motif d'attribuer sa fin prématurée aux musulmans d'Alep, dont il venait de réprimer si énergiquement le sanguinaire complot contre les chrétiens de Syrie. — Après avoir accordé à la Russie l'internement, et par suite la neutralisation du premier génie militaire de l'époque, qui ne s'était fait musulman que dans l'espoir d'entraîner à la guerre contre la Russie le sultan et avec lui toute l'Europe occidentale, la Turquie vient d'accorder encore aux agents russes ce qu'ils demandaient obstinément contre un autre Polonais, non moins utile que Bem, quoique dans une autre sphère, contre Michel Czayka, agent depuis longues années du prince Czartoryski à Constantinople. Ce diplomate, d'une habileté vraiment exceptionnelle, a été forcé de choisir entre l'expulsion du territoire turc et l'adoption de l'islamisme. Acharné à son œuvre de propagande contre la Russie, il a préféré, lui aussi, dans son désespoir, se faire musulman ; et cela au moment même où les hommes de progrès de l'islamisme ne peuvent plus être autre chose que chrétiens ! — Omer-Pacha n'a dû ses triomphes sur les revoltés bosniaques qu'à ses officiers chrétiens et à la sympathie des populations chrétiennes pour la cause réformiste, dont il portait le drapeau. Mais si les réformateurs ne tiennent pas leurs promesses, il est probable que la victoire ne tiendra pas longtemps les siennes.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre: — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.